

Elisabeth Roudinesco  
Assemblée nationale, le 15 novembre 2012

Monsieur le président de la commission des lois, Monsieur le rapporteur, mesdames et messieurs les parlementaires, je vous remercie de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à cette audition sur un sujet auquel j'ai consacré plusieurs travaux en tant qu'historienne de la famille, de la sexualité, de la psychanalyse et de la psychiatrie. Je me permets aussi de parler en «témoin» car ma mère, Jenny Aubry, pédiatre, médecin des hôpitaux et psychanalyste s'est occupé toute sa vie de l'enfance en détresse : enfants abandonnés, placés, maltraités, enfants malades, enfants surdoués, enfants en attente d'adoption et de filiation..

Je suis favorable à cette loi et comme nombre de mes collègues sociologues, anthropologues et historiens que vous avez déjà entendus - je pense notamment à Irène Théry - j'ai été surprise de la violence avec laquelle de nouveau les homosexuels ont été stigmatisés dans leur désir de fonder une famille et donc de bénéficier, par le mariage, de droits équivalents à ceux des personnes de sexe différent. On peut comprendre que des religieux puissent être opposés à cette mutation de la question du mariage puisqu'ils ont une vision immuable et essentialiste de la famille selon laquelle le père reste le substitut de Dieu et la différence biologico-anatomique des sexes le fondement de tout droit naturel. Mais de la part de spécialistes du soin psychique s'occupant de familles perturbées, cela me semble incompréhensible, notamment quand on se réclame de ce que fut et de ce qu'est dans l'histoire de la psychanalyse la conception freudienne de la famille.

Jamais et à aucun moment on ne trouvera dans l'oeuvre du fondateur de la psychanalyse ce qu'une partie de ses héritiers prétendent y déceler aujourd'hui : le mariage homosexuel serait la fin de la famille, serait un déni de la différence des sexes, un malheur pour les enfants, condamnés à avoir des parents pervers, condamnés à être sans domicile filiatif, sans loi du père séparateur, etc. Non seulement Freud ne considérait pas que les homosexuels étaient des êtres non humains mais, en son temps, il a manifesté clairement sa volonté de dépénaliser cette forme de sexualité. Non seulement il ne pensait pas un instant que la famille puisse reposer sur le primat de la différence biologique des sexes puisque celle-ci relève de l'évidence et non pas d'une construction et enfin il a accepté dans sa vie que sa fille Anna élève les enfants de sa compagne et il a considéré qu'il s'agissait là d'une famille : ce sont ses mots. Donc ne faisons pas dire à Freud ce qu'il n'a jamais dit sauf à sombrer dans un anachronisme que tout historien se doit de critiquer. Et d'ailleurs, le

milieu psychiatrio-psychanalytique est à ce point divisé qu'une pétition circule signée par 1500 psychiatres, psychologues et psychanalystes qui manifestent leur indignation devant ce qu'ils appellent l'homophobie de leurs collègues...

En réalité, ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est non pas à une révolution qui conduirait à la disparition de la famille mais à une évolution qui au contraire la pérennise : le désir des homosexuels d'entrer dans l'ordre procréatif c'est-à-dire dans l'ordre familial dont ils avaient été exclus. Ce désir de normativité que l'on observe depuis une trentaine d'années est la conséquence de la dépénalisation de l'homosexualité dans les sociétés démocratiques mais aussi de cette hécatombe qu'a été le SIDA. Vouloir se reproduire en étant inscrit dans l'ordre familial c'est aussi un désir de vie, de transmission. Et c'est cette aspiration à la normativité qui dérange les opposants à la loi car au fond, s'ils ne sont pas homophobes ils souhaiteraient conserver aujourd'hui l'image de l'homosexuel maudit incarné par Proust ou Oscar Wilde : à leurs yeux l'homosexuel doit rester cliniquement pervers, c'est-à-dire hors de l'ordre procréatif

L'éventail des cultures est pourtant assez large pour permettre une variation infinie des modalités de l'organisation familiale. Autrement dit, il faut bien admettre que c'est à l'intérieur des deux grands ordres du biologique (différence sexuelle) et du symbolique (prohibition de l'inceste et autres interdits) que se sont déployées pendant des siècles, non seulement les transformations propres à l'institution familiale, mais aussi les modifications du regard porté sur elle au fil des générations. Une fois cette définition admise il faut revenir à la question historique. Fondée pendant des siècles sur la souveraineté divine du père, la famille occidentale s'est transformée en une famille biologique dès le début du XIXe siècle, avec l'avènement de la bourgeoisie qui accordait à la maternité une place centrale. Le nouvel ordre familial put alors contrôler le danger que représentait la place du féminin, au prix de la mise en cause de l'ancienne puissance patriarcale. Du déclin de celle-ci, dont Freud se fit le témoin et le principal théoricien naquit un processus d'émancipation qui permit aux femmes d'affirmer leur différence - notamment en séparant maternité désir et procréation et en voulant accéder au travail -, aux enfants d'être regardés comme des sujets et non pas comme des imitations des adultes, et aux homosexuels de se normaliser et de ne plus être considérés comme des pervers. Ce mouvement généra une angoisse et un désordre spécifiques, liés à la terreur de l'abolition de la différence des sexes, avec, au bout du chemin, la perspective d'une dissolution de la famille. A la fin du XIXe siècle, on redoutait en effet que les femmes en travaillant ne deviennent des hommes et que soit abolie la différence des sexes.

Et aujourd'hui, on a peur de cette même abolition qui viendrait, nous dit-on, des homosexuels désireux eux aussi de fonder des familles.

Mais ce qui fonde la famille sur le plan anthropologique, ce n'est pas seulement la différence biologique des sexes - laquelle n'implique pas d'ailleurs l'existence d'un père réel et d'une mère réelle mais des substituts - c'est aussi et surtout la prohibition de l'inceste et la nécessité de l'échange : il faut *des* familles pour que *La* famille existe et il faut la prohibition pour assurer ce qui nous différencie du monde animal : le passage de la nature à la culture. Et que je sache, jamais les homosexuels élevant des enfants n'ont dérogé à cette nécessité. Et c'est bien sur cette question bien plus que sur celle de la différence biologique que Freud a épousé en son temps les transformations de la famille en rapportant les névrose bourgeoises aux tragédies antiques c'est-à-dire à l'interrogation de chaque sujet sur son origine : d'où je viens, qui je suis? Telle est la question de l'Oedipe de Sophocle. De quoi suis-je coupable? Telle est la question d'Hamlet, les deux héros préférés de Freud qui en aucune façon n'a créé une psychologie familialiste. Quant au mariage, institution spécifiquement humaine et désormais laïc, il est la traduction juridique, légale, d'un certain état de la famille à une époque donnée. Rien d'immuable et toujours en devenir, toujours en mutation comme le montrent d'ailleurs les révisions que le code civil a subi depuis son instauration France en 1792. Partout dans les sociétés démocratiques, l'institution du mariage est en devenir comme la famille...

Pour terminer, je voudrais dire que ce qui détruit la famille, ce n'est pas le désir des homosexuels d'entrer dans l'ordre familial, ce n'est jamais le désir de faire famille, c'est la misère, misère psychique, matérielle morale, celle que l'on voit aujourd'hui et qui conduit à des dérives meurtrières, au terrorisme, au sectarisme religieux. Misère distincte des destins tragiques propres aux dynasties royales qui se détruisent de l'intérieur.

Victor Hugo, écrivain le plus populaire, le plus célébré dans le monde, le plus républicain aussi à la fin de sa vie, l'a énoncé dans *Les Misérables*, livre que tout le monde devrait lire aujourd'hui en ces temps de crise économique et de crise morale : le père chômeur et exploité, la mère réduite à l'esclavage, l'enfant vagabond. Mais surtout, je voudrais souligner que ce même Hugo qui avait épousé durant son existence toutes formes de parentalité propres à son époque - mariage d'amour, adultère, père, patriarche grand-père, père malheureux face à la folie de sa fille et

à la mort d'une autre, père amoureux de l'amour - a forgé avec Jean Valjean, un personnage célèbre sur lequel devraient réfléchir tous ceux qui prétendent que le bien de l'enfant requiert par essence la présence absolument nécessaire d'un homme et d'une femme, d'un père et d'une mère.

Surgi de la misère, habité par le désir du mal, pendant les dix-neuf ans qu'il a passé au bagne, puis converti par un homme d'Eglise à la volonté de faire le bien, Valjean n'avait jamais connu, à l'âge de 55 ans, la moindre relation charnelle ou amoureuse. Vierge, il n'avait aimé ni père, ni mère, ni maîtresse, ni femme, ni ami.

Quand il apprend par Fantine, ancienne prostituée, l'existence de Cosette, enfant martyr, enfant humilié par les Thénardier, il va la chercher et il devient son père, sa mère, son éducateur, son tuteur, en bref le substitut de tout ce qui manque à l'enfant sans amour : un seul substitut qui suffit à assurer alors le bonheur à venir de l'enfant le plus misérable de la terre, Neuf mois : le temps d'une grossesse. Le coeur du forçat, souligne Hugo, est "plein de virginités", et, en regardant Cosette, il éprouve pour la première fois de sa vie "une extase amoureuse qui va jusqu'à l'égarement". Aussitôt, il ressent les *épreintes*, c'est-à-dire les douleurs de l'accouchement : "Comme une mère, et sans savoir ce dont il s'agit." Littéralement donc, il accouche d'une enfant et l'amour qu'il lui porte est maternel. De son côté, l'enfant, ayant oublié le visage de sa mère, n'ayant connu que les coups, n'ayant aimé qu'une seule fois dans sa vie, non pas un humain, mais un animal - un chien -, regarde cet homme qu'elle va appeler père sans savoir qui il est et sans jamais connaître son véritable nom. Elle va l'aimer au-delà de la différence des sexes, au-delà de toute connaissance de la différence entre une mère et un père, comme un saint, dénué de sexualité. Aujourd'hui, face à des pédopsychiatres «experts», hantés par l'abolition de la différence des sexes, Valjean serait sans doute regardé comme un mauvais père ou une mauvaise mère ou pire encore comme un pédophile.

Et pourtant, j'ai envie de dire à tous ceux qui, au nom d'une introuvable normalité, fustigent les familles monoparentales, homoparentales, anormales, divorcées, que chaque enfant aimerait avoir pour mère et père à la fois l'équivalent d'un Jean Valjean.